



Kubra Khademi, l'art de dénoncer les abus

PROMESSES DE 2021 412 Douze artistes à suivre cette année. Aujourd'hui, la performeuse afghane installée en France

RENCONTRE

Une résidence artistique à la Fondation Fiminc, une exposition personnelle dans la galerie parisienne Eric Mouchet à partir du 30 janvier et, simultanément, une autre résidence à New York offerte par la Fondation Salomon : la trajectoire de Kubra Khademi se dessine de mieux en mieux. Or ce serait peu de dire qu'elle a commencé loin de l'art contemporain.

Kubra Khademi est née en 1989 dans la province de Ghor, en Afghanistan. Elle a été enfant et adolescente dans un pays en guerre soumis aux talibans, dont on sait comment ils considéraient filles et femmes. C'est pour avoir osé dénoncer cette tyrannie patriarcale déguisée en religion qu'elle a dû fuir. Le 26 février 2015, elle marche dans une rue de Kaboul, le corps pris dans une armure de métal qu'elle a construite et qui exagère considérablement les volumes des seins, du ventre et des fesses. Elle rend ainsi visible sa révolte contre le harcèlement permanent, les abus de toutes sortes, les mariages forcés. La performance s'intitule *Armor*.

« J'avais calculé, précise-t-elle, que je marcherais dix minutes, jusqu'à l'endroit où une voiture m'attendait. En fait, c'est allé plus vite : huit minutes. » A observer les photos, l'accélération ne surprend pas. Des hommes, jeunes ou vieux, ricanent, grimacent, gesticulent. « Je m'y attendais. Je savais qu'il y aurait des insultes, des gestes obscènes. C'est ce que je voulais mettre en évidence. Mais quand j'ai vu, le soir même, sur tous les réseaux sociaux afghans, que ma performance était une insulte à l'islam, j'ai su que j'étais en danger de mort. » La seule solution est la fuite, par le Pakistan, jusqu'à Paris, où elle est hébergée

« Quand j'ai vu sur les réseaux que ma performance était une insulte à l'islam, j'ai su que j'étais en danger de mort »

à la Cité universitaire, puis par l'Atelier des artistes en exil, quand celui-ci est fondé en 2017 par Judith Depaule et Ariel Cypel.

Une photo d'*Armor* est accrochée au mur de l'atelier qu'elle occupe à Romainville (Seine-Saint-Denis), parmi des dizaines d'autres. Les unes racontent ses premières performances exécutées à la School of Visual Arts & Design de Lahore (Pakistan), où elle étudie à partir de 2013 : rester enfermée trois heures dans la valise avec laquelle elle était partie, apprendre les arts contre l'avis de sa famille, ou déplacer sa chambre d'étudiante sur une autoroute de la ville et rester assise parmi ses affaires, et provoquer ainsi un encombrement de grande ampleur. Les autres, plus nombreuses, montrent des actions réalisées en Europe.

L'une d'elles paraît d'abord anodine : l'artiste vend des fruits et des légumes sur un étal, sous une halle. A mieux y regarder, il apparaît vite que ces fruits et légumes ont été disposés de manière à suggérer des anatomies féminines et masculines. Mais le regard change encore quand l'artiste précise que c'était sur le marché de Molenbeek, quartier de Bruxelles où furent préparés les attentats du 13 novembre 2015 à Paris et du 22 mars 2016 à Bruxelles. « J'étais la seule femme du marché. Au début, c'était un peu tendu. » Quand on voit comment elle pose des potirons sur sa poitrine, cette tension étonne peu. « En fait, ça s'est bien passé. J'ai même tout vendu », raconte-t-elle en riant, comme s'il s'agissait d'une situation banale.

Sujets crus

Cette gaieté narquoise se retrouve dans les images qui préfigurent les performances qu'elle veut réaliser avec son partenaire, Daniel Petrow, acteur, performeur, danseur et metteur en scène new-yorkais. Séparés par le confinement, ils n'ont pu jusqu'à présent travailler que par écrans interposés. Ils y changent de sexe pour poser en talibans amoureuxment enlacés ou mollement menaçants. Ils y parodient les portraits photographiques que réalisent les studios en Afghanistan, où, apprend-on à cette occasion, les décors de montages et de lacs qui font office de fonds sont européens, lacs italiens et glaciers suisses. « C'est absurde, mais c'est la tradition. »



« The Warm War » (2019), exposé par la Bourse Révélation Emerige, en 2019, à Paris. KOOHZAD BAHRAMI

Si acides soient-elles, ces images sont allusives. Les gouaches sur papier ne le sont pas. De grand ou très grand format, elles montrent des jeunes femmes nues, dessinées de façon détaillée. La première surprise est stylistique : une ligne continue et nette, des aplats d'ocre et de bleu,

un lointain souvenir de miniatures mogholes et de peintures bouddhiques. A l'évidence, Khademi a inventé sa manière singulière, qui arrête l'œil. La seconde surprise tient aux sujets, aussi crus que le graphisme est pur. Ses héroïnes ignorent la pudeur. Elles se caressent. L'une d'elles, de

dos, accroupie, montre tout de son intimité et des lignes en arabe sont calligraphiées en or sur sa peau. Une autre porte tel un ballot au bout d'un bâton un pénis et des testicules qui font la moitié de sa hauteur.

Sur une deuxième feuille, elle les a suspendues au-dessus d'un

« Je voyais les femmes nues au hammam et, à la maison, ensuite, je les dessinais »

feu par deux fils rouges. Là encore des écritures apparaissent. Ce sont, précise l'artiste, des vers de Djilal Al-Din Rumi (1207-1273), poète, moraliste, grande figure de l'histoire du soufisme, né en Afghanistan comme Khademi et contraint à l'exil comme elle. Elle en cite des vers plus érotiques que mystiques, l'amour profane plus que l'amour sacré. Mais si elle les reprend, c'est en référence à ce qu'elle nomme « les mots en dessous de la ceinture ». Ainsi désigne-t-elle les histoires et plaisanteries qui, dit-elle, faisaient l'essentiel des conversations de sa mère et de ses « copines », quand elles étaient entre elles, en l'absence des hommes. « C'est une tradition orale. Ma mère ne sait ni lire ni écrire. Je ne comprenais pas tout, mais je les entendais rire, rire... Elles se racontaient leurs maris, la taille de leur sexe, leurs capacités... Il y avait aussi des histoires d'ânes à être leurs amants, très obscènes et comiques... Les hommes n'en savaient rien. Par exemple, il arrivait que mon père dise : "Il ne faut pas faire ceci, cela..." Ma mère lui répondait : "Ah bon... Tu as trouvé ça entre deux pages d'un livre ?" En fait, ça voulait dire "entre tes fesses", mais il n'en soupçonnait rien. »

Ce que l'on prendrait pour des fantaisies érotiques est ainsi la réalisation visuelle de la vie clandestine des femmes. Ce qui fait dire à Khademi que sa mère l'a « beaucoup inspirée ». Mais c'est aussi sa mère qui l'a battue un jour pour la punir d'une faute très grave, dessiner. « Je voyais les femmes nues au hammam et, à la maison, ensuite, je les dessinais. Puis je cachais les dessins sous un tapis. Un jour, ma mère les a trouvés, les a déchirés et m'a fouettée avec un fil électrique. » Ces dessins interdits, Khademi les développe désormais en groupe et en frises. ■

PHILIPPE DAGEN

Prochain article Apolonia Sokol